

## « LA MÉMOIRE EN TANT QUE FORME DE JUSTICE »

«La mémoire en tant que forme de justice» sont les mots qu'Ana Blandiana a écrit sur le frontispice du Mémorial des victimes du communisme et de la résistance à Sighet.

La mémoire des communautés humaines des pays communistes, enfermée pendant un demi-siècle de censure dans des archives secrètes, bloquée par la peur répandue sur tout le système social à travers les institutions de l'État, se remet depuis 1989. Les arrestations pendant la nuit, les procès publics, les tribunaux militaires (en temps de paix), les exécutions collectives et individuelles, les prisons, mais aussi la torture dans les prisons (Pitești) les camps de concentration, les déportations, les nouveaux villages créés sur des étendues désertes pour les déportés innocents du Banat, ensuite pour les détenus à résidence obligatoire, la construction du Canal danubien où on enterrait, afin de les vaincre, les détenus politiques ou ceux qui refusaient les kolkhoz dans les campagnes, toutes ces horreurs déversées sur une humanité paisible... Un enfer caché par le Rideau de Fer, rideau au-delà duquel, pour garder son âme en repos, il ne fallait pas regarder! Et, en vérité, personne du dehors n'a jamais jeté un regard.

Après 1989, des mouvements intellectuels des pays qui avaient subi cette expérience, dans notre cas la Roumanie, se sont mobilisés pour refaire depuis les débris, par les documents, par les voix restées encore vivantes, cette mémoire d'un monde condamné tacitement à l'oubli! Sous cette devise – La mémoire en tant que forme de justice – sont parus avec l'aide du Mémorial de Sighet, de l'Académie Civique, des dizaines de volumes contenant des documents et des mémoires qui refont la réalité concentrationnaire de Roumanie pendant la période communiste. Ont été édités par dizaines des souvenirs de détenus politiques – personnalités du monde intellectuel et politique de l'entre – deux – guerres, – et aussi les écrits des personnalités de l'exil. Ont commencé à paraître, grâce à des historiens ou écrivains, des volumes d'études et documents d'archives, des volumes de recherches réalisés à la suite de colloques nationaux et internationaux consacrés au totalitarisme communiste; des musées ont été créés (celui de Sighet en Roumanie est un dramatique et triomphant rappel à la mémoire)<sup>8</sup>, on a organisé également des expositions visant les divers aspects du régime communiste.

Nous allons maintenant porter notre attention sur deux recueils de documents qui offrent une image bouleversante de ce régime inhumain. Le premier volume est *Școala memoriei 2011/ L'École de la mémoire* (Fundăția Academia Civică, 2012), en fait le onzième volume paru sous l'égide du Centre International d'Études sur le Communisme, centre dirigé par l'écrivain Romulus Rusan et publié avec l'aide de la Fondation Konrad Adenauer, la filiale de Bucarest. Le second volume a pour titre *Sârbiile din România în vremea comunismului/ Les Serbes de Roumanie au*

<sup>8</sup> Le Mémorial de Sighet accomplit cette année vingt ans d'activité.

*temps du communisme*, édition revue et augmentée (auteurs-éditeurs Andrei Milin, Miodrag Milin, Țvetco Mihailov, avec la participation d'un groupe de chercheurs de l'Université de Timișoara et de la Haute École d'Études et d'Éducation de Vrsac), édité à Vrsac en 2012.

*Școala memoriei 2011* rassemble dans ses 581 pages les communications de 27 chercheurs qui ont participé à l'École d'été de Sighet en juillet 2011, école qui a pour recteur l'écrivain et politologue français Stéphane Courtois et comme organisateurs Ana Blandiana et Romulus Rusan, les fondateurs du Mémorial. Les Écoles d'été de Sighet fonctionnent chaque année avec une participation internationale au bénéfice des élèves, des étudiants, des historiens roumains (y participent presque 100 boursiers de cette École). Ce dernier volume comprend des études, communications, témoignages provenant de chercheurs de Roumanie, Moldavie, Allemagne, Pologne, France, et concernent les vagues de déportations de Roumanie entre 1941-1951 ainsi que des pays rappelés plus haut: **1.** En 1940–41, avec l'entrée des armées soviétiques en Bessarabie, la déportation de centaines de milliers de Bessarabiens et de Bucovinéens (de toutes les ethnies) en Sibérie; **2.** La déportation de Bessarabie en 1949. **3.** La déportation de 1941, à la suite de l'entente entre Hitler et Staline, des Allemands de Bessarabie et Bucovine vers la Pologne et l'Allemagne. Cette déportation, nommée *Aussiedlung* a été à l'époque considérée comme *retraite des Allemands* (qui se trouvaient là depuis 1775, 1814, 1830). **4.** La déportation de 1945 d'approximativement 45.000 Allemands de Roumanie en Sibérie, Kazakhstan, Donbass, sur la demande impérieuse des autorités militaires soviétiques; **5.** La déportation en 1951 des habitants du Banat (Serbes, Roumains, Allemands, Hongrois) dans le Bărăgan, steppe déserte au sud de la Roumanie; **6.** La déportation en 1960 de nombreuses familles du Maramureș (familles de bergers qui appuyaient les mouvements anti-communistes des partisans). Six vagues de déportation si on n'y compte pas les quelques dizaines de milliers de paysans envoyés au *Canal* pendant la période de la collectivisation forcée des années '50.

Nous trouvons dans ce volume une observation qu'il faut citer en premier lieu: «les déportations collectives et celles individuelles pratiquées dans l'Empire Russe et ensuite en Union Soviétique n'ont pas existé dans la pratique juridique, administrative et politique roumaine jusqu'en 1940, c'est à dire jusqu'à l'entrée des armées soviétiques en Bessarabie et Bucovine. Après cette date, donc après les déportations soviétiques de la période juillet 1940-juin 1941, la déportation collective a commencé à être pratiquée aussi par l'administration roumaine, au début sous l'influence des Nazis, du temps du régime Antonescu, ensuite sur la commande de l'Union Soviétique, du temps du régime communiste» (*Școala*, p. 184).

La première vague, celle de Bessarabie, est présente dans le volume grâce aux recherches des historiens de la République de Moldavie, prof. Ion Varta, Mariana Țăranu, Gheorghe Mârzențu, et de Roumanie, Elena Siupiur. Les thèmes de ces études sont les suivants: *Les déportations en masse de la RSS de Moldavie, 13–16 juin 1941 et 5–9 juillet 1949; La politique soviétique de dépopulation de la*

*Moldavie de l'est du Prut pendant la première occupation soviétique, juin 1940 – juin 1941; Ce qu'ont caché les dossiers secrets NKVD–K.G.B; Les déportations de Bessarabie et de Bucovine de juillet 1940 à juin 1941.* Vient s'y ajouter l'étude de Dumitru Șandru, *Le transfert des habitants de Roumanie en Union Soviétique* (sur la chasse aux réfugiés de Bessarabie et de Bucovine dans le royaume de Roumanie en 1945–46 et leur relégation dans les camps de concentration de l'Union Soviétique).

La deuxième vague, le transfert des Allemands de la Bessarabie et de la Bucovine vers la Pologne et l'Allemagne, a été seulement rappelée par Elena Siupiur, car sur ce thème il existe deux livres publiés en Allemagne par Ute Schmidt de l'Université Humboldt de Berlin<sup>9</sup>. A cette époque, plus de 110.000 Allemands ont été déplacés.

La troisième vague, constituée toujours par des Allemands, mais envoyés en URSS, forme un chapitre qui réunit comme auteurs des chercheurs et écrivains d'Allemagne et de Roumanie: dr. Anneli Ute Gabanyi, Hannelore Baier, Hans Bergel. Ceux-ci abordent les thèmes: *Un livre document sur la déportation des Allemands de Roumanie: le roman Janvier '45 ou le devoir suprême par Erwin Wittstock; La déportation des ethniques allemands de Roumanie aux travaux de reconstruction en URSS; Littérature et résistance. Aspects inhabituels.*

A la quatrième vague est consacré le chapitre intitulé *La Pentecôte noire. La déportation dans le Bărăgan*, qui raconte un acte hallucinant et irrationnel du pouvoir communiste, la déportation en 1951 de plus de 40.000 personnes du Banat (des familles entières vivant sur la frontière avec la Serbie) lesquelles furent bannies au sud de la Roumanie sur les champs de coton, avoine, mauvaises herbes. Là, elles ont été obligées de bâtir 18 villages pour se loger et de travailler dans les fermes de l'État. A ce chapitre ont participé Smaranda Vultur, Miodrag Milin, Viorel Marineasa avec les études: *La déportations entre témoignage et document; Le Bărăgan et les Serbes: les prémices, la déportation, les conséquences; Bărăgan-espace perdu, temps retrouvé.* Les déportations des habitants du Banat depuis la frontière avec la Yougoslavie faisaient partie du plan de répression apparu à la suite du conflit Staline – Tito.

Placées sous le titres significatifs des études de Bernard Bruneteau, *Le concept de génocide*, et de Stéphane Courtois, *Camps de concentration, camps d'extermination: un phénomène central du XXe siècle*, les six vagues de déportation se déroulent devant nous à travers des études solides, qui réunissent documents, définitions, étonnements et questions adressées à l'irrationnel qui a établi le destin tragique des hommes appelés à déposer un témoignage dans ce livre.

Il suffit de penser que, uniquement entre le 28 juin 1940 et le 27 juin 1941, une seule année, plus de 300.000 personnes de Bessarabie ont perdu leur vie dans

<sup>9</sup> RESEE, XLVII, 2009, p. 327–330: Ute Schmidt, *Bessarabien. Deutsche Kolonisten am Schwarzen Meer*, Potsdam, 2008; *Deutschen aus Bessarabien. Eine Minderheit aus Südosteuropa (1814–bis heute)*, Böhlau Verlag, Köln, Wien, 2006.

les camps des régions nordiques)<sup>10</sup>, étant emmenés dans des wagons pour le transport de bétail vers la destruction physique et morale, vers la perte du sens de l'existence de l'être humain. Ces rapports mettent en évidence que „les critères en fonction desquels ont été sélectionnés ceux qui devaient être déportés ont été de nature socio-politique, ethnico-politique et surtout socio-idéologique, tous fonctionnant de manière chaotique, produits par une haine incompréhensible envers l'être humain” (Școala. p. 186).

*Sârbi u Rumunii za vreme komunizma* offre au lecteur l'explication sur la déportation des habitants du Banat et l'histoire des persécutions subies par la population de cette zone voisine de la Yougoslavie au temps du conflit entre Moscou et Tito. Ce volume d'études et documents expose le sort des Serbes du Banat entre 1947 et 1960: un engrenage de persécutions, arrestations, procès, exécutions, déportations et assassinats politiques. Dans cet engrenage infernal sont entrés sans raison les Serbes de Yougoslavie se trouvant sur le territoire du Banat. L'image incroyable de ce qui s'y est passé se trouve sous ces titres: *Le procès des traîtres „titoïstes”; Détenus politiques – interviews, documents d'archives, notices, témoignages et destins; L'Eglise serbe de Roumanie sous la terreur communiste;* nous avons une partie documentaire sous le titre *Trois interviews provenant de „camp adverse” (Prétentions territoriales: L'Armée rouge près du Danube)*. Mais les plus impressionnantes sont les deux listes: *Liste nominale de détenus serbes de Roumanie* (au nombre de 929, ce que les auteurs ont pu reconstituer des archives de la sécurité) et la *Liste des biographies* des 929 détenus (certains ont été exécutés, immédiatement après la sentence des tribunaux militaires constitués spécialement dans la zone. Le matériel documentaire est complété par des photographies prises de la presse de l'époque où l'on publiait les listes des exécutés ou condamnés à des dizaines d'années de prison et communiquées par la presse à la population terrorisée. Signalons pour mémoire que ce livre est d'une certaine manière la suite du volume de Miodrag Milin, *Les Serbes de Roumanie* (Arad – Vârșeț, 2011) que notre revue a signalé dans son volume précédent<sup>11</sup>.

Il est impossible de rendre dans quelques pages la violence déployée pour la lutte staliniste-titoïste sur les frontières de la Roumanie, lutte qui a impliqué le régime communiste roumain, en empruntant toutes les méthodes apportées des goulags. Une violence difficile à imaginer qui a fait pêle-mêle des victimes serbes, roumaines, allemandes, hongroises, dans la plus noire période de l'histoire de la Roumanie. Parcourant ces volumes et les nombreux autres publiés avant eux, je me demande à quel point la société roumaine a été défigurée pour que nous ayons pu voir de 1948 à 1989 des festivités avec des millions d'hommes appartenant à ce pays criant des hommages sur les stades et dans les places publiques à la gloire des

<sup>10</sup> Apud, Școala., p. 183: Florin Mătreșcu, *Holocaustul roșu sau crimele în cifre ale comunismului internațional*, Ed. Iericon, București, 1998, p. 55–57; Victor Bârsan, *Masacrul inocenților*, Ed. Fundației Culturale Române, București, 1993, p. 18–19.

<sup>11</sup> RESEE, tome L, 2012, p. 404

leaders communistes? De ceux qui étaient responsables de telles horreurs. On en est arrivé à ce que le souvenir de cette tragédie n'est plus préservé que par ceux qui l'ont vécue, par leurs enfants, par des historiens, journalistes ou gens de lettres impliqués dans cette vaste action de faire revivre la Mémoire. La mémoire comme repentir.

Ce qui me peine beaucoup est que toute cette activité documentaire à laquelle participent des intellectuels roumains, allemands, serbes, hongrois, y compris les roumains de Bessarabie, reste enfermée dans des dizaines de volumes qui n'arrivent pas dans les librairies ou dans les bibliothèques des écoles ou des Universités, n'atteignent pas le public large, ne parviennent pas à ceux auxquels il faudrait imprimer une culture du souvenir. Les volumes ont un tirage réduit, leur coût étant supporté par diverses fondations (donc ils ne peuvent pas être vendus) et ont une circulation restreinte. Les maisons d'édition qui ont accès aux librairies et qui devraient envoyer aux bibliothèques publiques les apparitions récentes ne publient pas de tels livres! Les enfants que j'ai vus à l'École d'été de Sighet posent des questions intelligentes et accusatrices: "Mais nous ne savons rien! Pourquoi ne nous a-t-on rien dit de cela?" Mais ils ne sont que quelques centaines. Depuis des années, ces volumes ne sont pas avertis dans la presse. Avec de rares exceptions.

Nous sommes reconnaissants à ceux qui consacrent leur vie et leurs efforts à ramasser des documents et témoignages de cette époque, mais, moi, je pense qu'il faut faire davantage afin que ces témoignages touchent l'entière société, qui est indéniablement le résultat de ces horreurs. Nous devons enseigner aux gens de regarder l'histoire de la perspective des victimes aussi. Ce que ces volumes tentent de faire.

*Elena Siupiur*